

images. Et le mot *Webster*, qui est celui du plus grand dictionnaire anglais, sera gardé car il signifie, comme l'a découvert Judy Grahn la première, tisserande, *weaver*.

Comment avez-vous trouvé ce mot « wickedary » ?

(*rire*) C'est ma muse. *Wicked* signifie « méchante », « *witch* » sorcière, c'est un mot historique : au départ, les *wickards* étaient des sorcières. Mon dictionnaire sera pour les femmes méchantes que nous sommes.

Vous dites aussi — pardonnez-moi de passer du coq à l'âne — « le temps n'est pas une chose mais une relation ».

Chez Aristote et les philosophes, le temps est une mesure du mouvement. Or une heure et une heure peuvent ne rien avoir de commun. Une heure à bâiller dans un bureau ou une heure de spéculation n'ont ni la même existence ni le même rythme. Je fais une distinction entre le temps patriarcal, tic tac tic tac, de neuf heures à cinq heures, le temps que j'appelle « *tidy* », et notre temps à nous, « *tidal* », lié à la lune, aux étoiles, à la mer, à notre véritable rythme. Notre problème est de savoir survivre dans le « *tidy* » time qu'on nous impose. *Tidy* et *Tidal* viennent de la même racine grecque. Le *tidy time* est démoniaque au sens négatif mais le *tidal time* est démoniaque au second sens du mot, qui signifie « génie », daïmon. Mon daïmon, ma muse. Suis-je ma muse ?

Notre autre moi. Celle qui écrit est autre pour elle-même.

Oui, oui. Et parfois pour retrouver cette autre, je relis ce que j'ai écrit (*rire*). Cela me console parfois de relire ce que « l'autre » a écrit quand j'enseigne.

Dans votre livre, vous citez la fameuse phrase de V. Woolf selon laquelle la femme n'est nulle part chez elle et partout chez elle sur la terre. Le concept de territoire — que je lie à celui de terreur — me tourmente

beaucoup car je ne vois pas comment peut exister un territoire mental dans un territoire géographique entièrement colonisé et occupé par le genre masculin.

□ Je combats pour notre espace. J'enseigne à l'Université, j'en ai été chassée. Les étudiants ayant lutté, j'ai été admise de nouveau mais je vis en marge, sur les bords, la frontière. J'utilise les règles du système car je connais la nécessité de l'argent, mais j'utilise aussi la légitimation que me donnent mes titres universitaires pour créer un « espace » sur les bords de l'institution. C'est une espèce de grâce que d'avoir cette chance. Cela me permet d'entrer en contact avec toutes ces femmes brillantes qui veulent avoir accès au « territoire du féminin ».

□ Oui, sans doute est-ce un mode consolant d'agir. Personnellement, toute action « au sein de » me semble vouée à l'échec (voir les suffragettes). Toutes les femmes qui revendiquent leur espace au sein du patriarcat sont des kamikazes sans espoir. Le « Lebensraum », espace vital, ne peut s'acquérir sur la terre des hommes. Lorsque j'ai rendu visite à Charlotte Wolff en Angleterre, en 1981, je lui ai dit : « En tant que femme, à titre de dommages et intérêts, je réclame la moitié de la terre ». Cette vieille dame sage a ri et m'a répondu : « Ce n'est pas assez ». Ainsi, je sais que je ne suis pas folle. La moitié n'est pas assez. Et d'ailleurs, la mer me semble un espace à conquérir infiniment plus intéressant que la terre, définitivement phaliquée. Personnellement, je ne comprends pas comment le problème n'a pas encore été posé à l'ONU. Tous les opprimés de la terre ont leur association de défense. Les femmes, non. D'ailleurs, cela va sans dire, voudraient-elles même un « espace vital » ? Une grande vision, une grande utopie, celle d'un espace conquis de vive force où les femmes torturées (je pense plus particulièrement à celles du Tiers-Monde) pourraient trouver refuge, me semble fort éloignée de ces « visées colonialistes » des lesbiennes que dénonce une théoricienne américaine autrefois brillante et aujourd'hui

confuse. Une utopie ne coupe pas les femmes de la quête indispensable des petites réformes propres à leur assurer un quotidien moins douloureux, une utopie donne aux femmes non seulement à rêver, mais à agir. Une utopie se DOIT de devenir une réalité.

Mary Daly est assise sur le lit, songeuse. Suis-je allée trop loin ? Comme d'habitude. Me suis-je exprimée trop passionnément ? Comme d'habitude... Elle réfléchit. L'ONU... un espace vital... dommages et intérêts... Après tout, n'avions-nous pas, les jours précédents, défini la TERREUR qui nous habite si souvent, comme un effet de la diaspora ?

*Interview réalisée à Londres
le 11 juin 1984*

Notes pour une ontologie du féminisme radical (extraits)

Mary Daly

D'emblée il convient de signaler que cette expression recouvre plusieurs sens. Elle indique cette léthale absence de passion qui prévaut en régime phallocratique — cette lubricité chargée de haine envers la femme, envers la nature, qui se plaît à violer, tuer et démembrer les objets de ses obsessions. En vérité, la signification habituelle de luxure sous le régime lubrique du patriarcat est bien connue. C'est « le désir sexuel d'un individu qui se laisse aller à ses penchants effrénés ou irrésistibles : LUBRICITÉ, LASCIVITÉ » (M.W.). La luxure phallique, violente et effrénée, nivelle toute vie, tuant l'esprit/matière, annihilant l'aura. Ses produits culturels raffinés — de la pornographie sadique du marquis de Sade à la théologie sadomasochiste de Karl Barth — constituent un continuum : ce sont essentiellement les mêmes. Cette luxure (*lust*) est pure dans la mesure où seule la malveillance la plus éclatante l'anime. Elle est pure en ce sens qu'elle est ontologiquement mauvaise, sa finalité n'étant autre que la fracture de l'Étante féminine/naturelle. Elle n'a d'autre visée que l'oblitération du savoir et du vouloir profonds — de notre *telos* authentique, du bonheur inscrit en nous. Elle est *pure* dans la mesure où elle entend nous purifier de tout accès à notre lieu d'origine (*background*) : pays natal, coutumes, traditions. Foncièrement, la luxure phallique est la tentative de nous purifier, nous femmes, et toutes les Étantes farouches et vraiment naturelles, de nos caractéristiques et influences raciales. Nous infliger cette luxure c'est délibérément nous déraciner, empêcher notre course l'une vers l'autre, l'une avec l'autre.

Le mot *lust* peut revêtir toutefois un sens bien différent. Il signifie « VIGUEUR, FERTILITÉ (la luxuriance croissante de la terre ou des plantes) ». Il signifie « désir ardent, SOIF » (M.W.). Il revêt le sens de « ARDEUR, ENTHOUSIASME ». Le mot alors (dérivé du latin *lascivus* qui signifie licencieux, folâtre) est à double tranchant. Il ne dénomme pas seulement « la force de frappe d'un argument » qui assaille les femmes et la nature à tous les niveaux (mythique, idéologique, institutionnel, comportemental), mais il montre aussi la sortie de secours : la vigueur, le désir, l'intense aspiration qui poussent les femmes indomptables à entreprendre des voyages au-delà de l'État de Lubricité.

Premièrement donc, *pure lust* définit l'exultation, l'espoir, l'hilarité, l'accord / l'harmonie cosmiques de ces femmes qui choisissent de s'échapper, de suivre les voies du cœur et de bondir hors de leur condition de servage : en nous liant et nous alliant avec les Eléments, en nous branchant avec l'aura des animaux et des plantes, en nous mettant en communion planétaire avec les étoiles les plus éloignées. Cette luxure est, dans son essence, astrale. Elle est pure passion: c'est un effort sans mélange, absolu, simple, franc vers le foisonnement de l'Etante. C'est un désir/feu illimité, illimitant. Celles qui se laissent aller à sa magie sont des muses en état de re-mémoration/re-membrement. En optant pour le rejet du démembrement, nous modelons nos sorts/vies sur ceux des arbres et des vents, des sables et des marées, des montagnes et des landes. Nous sommes des re-jetées qui nous pro-jetons au-dehors et au-dedans, qui cassons les castes-castrations des fabrications/fictions de la phallocratie en sortant du labyrinthe de l'expérience médiante. Au fur et à mesure que nous sautillons/sautons dans la lumière des étoiles, nos larmes se font vagues de fond, nos éclats manifestations du cosmos, nos rires effets de luxuriance.

Le terme *lustre*, quoique sans parenté étymologique apparente, jette quelque lueur sur le double sens de mots tels que *lust*. Lustre est lui-même un mot à double tranchant. D'une part il signifie : « éclat d'une lumière réfléchi : CHATOIEMENT, LUISANT » et « vernis ou substance qui donne du lustre à une surface ». D'autre part le mot signifie « éclat lumineux de l'intérieur : LUMINOSITÉ, BRILLANT (lueur des étoiles) » et « une beauté intérieure : rayonnement » (M.W.). Ces définitions opposées explicitent la condition polyvalente des mots enfermés dans une idéologie sous le contrôle du patriarcat. Dans la mesure où ils reflètent les dimensions prisonnières du langage, ils n'ont qu'un lustre de surface — ils ne sont que brillants. Dans la mesure où ils révèlent le lieu d'origine, le pays natal de la Race des femmes et de toute Etante élémentale, ce sont des prismes qui émettent un éclat lumineux de l'intérieur : beauté intérieure, rayonnement. Dans ces dimensions prismatiques, les mots nous livrent leurs messages sur la tragédie du langage enfermé dans le carcan des paramètres patriarcaux. Au-delà, ils rayonnent du savoir d'un âge ancien et nous enseignent que les mots, en eux-mêmes, sont des trésors qui tentent de se libérer, des vibrations dont les auras attendent l'ouverture des oreilles.

La Luxure (*lust*) raciale des femmes est donc étroitement liée à la Race des mots. Nous désirons ardemment énoncer les mots originaux, libérer leur flux, leurs courants qui, tels nos courants d'Étante, ont été endigués, bloqués. Sortir de la prison patriarcale c'est se frayer un passage jusqu'aux pouvoirs rayonnants des mots. Cette brèche/percée reçoit sa majeure impulsion de l'intense aspiration à l'Étante qu'est la pure luxure (*lust*) : pure dans la mesure où elle est absolue, simple, sans mélange ni alliage, forte de l'intégrité de son intentionalité. La pure luxure est donc ontologique.

LA MÉTA-ÉTANTE

La pure luxure (*lust*) est ontologique car elle est le pouvoir actif d'aller au-delà de « l'être » (nom statique qui représente formes et processus immuables) pour accéder à l'Étante, verbe qui signale la profondeur du processus. Dans la mesure où nous, femmes, sommes capables de nous nommer nous-mêmes (*Selves*) comme membres de la Race de l'Étante élémentaire/biophysique, nous découvrons le noyau authentique de nos « moi » et le royaume indompté de la nature élémentaire. C'est dire que nous entrons en contact avec — et réalisons — ce que j'appellerais la Méta-Étante. Méta-Étante est l'Étante dont j'ai parlé dans *Beyond God the Father* (« Au-delà de Dieu le père »). C'est l'ultime pouvoir d'Étante auquel nous participons et qui ne saurait être réifié dans un nom, que ce nom soit celui de Dieu ou de sa contrepartie féminine Déesse. Si nous optons pour le terme « Déesse », ce sera uniquement pour nommer ce verbe actif à la puissance duquel nous participons.

On peut donner à l'expression de Méta-Étante plusieurs acceptions étant donné que (je l'ai montré dans *Gyn/Ecology*) le préfixe *méta* a plusieurs significations. En premier lieu, il veut dire « survenant plus tard ». Cette définition est importante si l'on considère qu'en régime patriarcal la connaissance de l'Étante advient après que la femme se soit frayé un chemin au travers des réifications et simulations qui constituent le royaume des noms statiques. En d'autres termes, cette connaissance ne peut avoir lieu qu'au moment où la femme se nomme comme Étante de la Race féminine. *Méta* signifie aussi « situé derrière », suggérant ainsi la nécessité pour nous d'aller à l'arrière-plan, au royaume de la mémoire raciale qui

se situe derrière les diverses façades de l'être. Ce préfixe signifie aussi « changement en, transformation de ». La découverte de la Méta-Etante implique la transformation d'une réalité malheureusement figée, pétrifiée. C'est la libération d'une vie paralysée, emprisonnée, incarcérée dans les matrices/moules de l'être statique. Enfin, *méta* signifie « au-delà, transcendant ». La Méta-Etante ou participante à l'Etance* est à elle seule un royaume de transcendance continue. La réalité physique n'en est pas pour autant négligée puisqu'elle est l'Etante de notre individualité (*self*). Par contre, les simulations esprit/matière qui mystifient les femmes engluées dans le régime phallocratique sont dénoncées comme telles et abandonnées. Il convient de noter que l'on n'atteint pas la condition de Méta-Etante en dépassant les faits et choses de la nature, mais en dépassant le non-naturel. C'est l'une des raisons pour lesquelles j'ai choisi le terme *ontologie* de préférence à celui de *métaphysique* (*méta* et *physis*, qui signifie nature) : il me semble qu'il répond mieux à la quête et aux questions des femmes luxurieuses/luxuriantes.

PURE LUST *Extraits de « Notes pour une ontologie du féminisme radical » traduit par Michèle Causse. Ed. L'intégrale, Montréal.*

* Etance : néologisme délibérément adopté afin de ne pas réduire le Be-ing de Mary Daly à cet *Etant* de genre masculin qu'exigerait une traduction « orthodoxe ». (M.C.)

Oeuvres de Mary Daly

Beyond God the Father : toward a Philosophy of Women's Liberation, Boston, Beacon Press, 1973.

The Church and the Second Sex, New York, Harper Colophon Books, 1975.

Gyn/Ecology : the Metaethics of radical feminism, Boston, Beacon Press, 1978.